

perpétue le souvenir. On sait que, lancé à la poursuite de cette smalah, mon frère l'atteignit avec sa cavalerie seule, et loin de tout soutient après plusieurs marches de nuit qu'il réussit à dérober à l'ennemi. « Ils sont bien nombreux, accourut lui dire le colonel Yusuf qui marchait à l'avant-garde, et qui était un vaillant. — Un prince de ma race n'a jamais reculé, » fut la réponse. « En avant ! » Et la petite troupe se jeta sans hésitation, général en tête, sur l'immense agglomération guerrière qu'elle avait devant elle. Le succès justifia cette audace. Pour moi pendant qu'Aumale voguait vers l'Algérie, je faisais mes adieux à ces excellents amis et parents, la reine Doña Maria et le roi Ferdinand, et je mettais à la voile pour le Sénégal et la côte de Guinée, où j'allais faire la tournée de nos établissements coloniaux.

X

1843

Une énorme lame vient en déferlant de lancer bien loin sur le sable la pirogue à quatre pagayes,



avec laquelle j'ai traversé la barre de Guet-n-dar. Une foule de noirs se précipitent avant que la lame

revienne, m'enlèvent et me déposent avec de grands cris de : « Pitit Roi pas goutte d'eau ! » aux pieds de Bobokar, roi de Guet-n-dar, grand nègre revêtu d'un péplum de cotonnade rayée et coiffé d'un tricorne galonné qui a connu de meilleurs jours sur la tête d'un général ou d'un cocher.

Sitôt à terre, le roi de Guet-n-dar, et je l'appelle roi pour me conformer à l'usage africain qui donne ce titre à tout chef investi du droit de bâtonner les gens, le roi, dis-je, se mit en devoir de m'ouvrir lui-même un chemin dans la foule de ses sujets à grands coups de matraque, et, traversant la langue de sable qui forme son royaume entre le fleuve Sénégal et la mer, je fis mon entrée à Saint-Louis, chef-lieu de nos possessions sur la côte occidentale d'Afrique. Si à la Martinique on ne parle que de sucre, à Terre-Neuve que de morues, à Saint-Louis il n'est question que de *gomme*. C'est la denrée par excellence. On ne la trouve que là, ou bien en Arabie.

Les forêts de gommiers sont situées en pays arabe, sur la rive droite du Sénégal, et par conséquent aux mains des Maures qui en apportent le produit au fleuve. Divers postes établis par nous le long de son cours sont destinés, soit à protéger les *traitants*, ou courtiers de couleurs, intermédiaires entre les Maures et les négociants blancs, incapables d'affronter un climat meurtrier, soit à barrer aux Maures la route des marchés anglais de la Gambie. C'est dans les garnisons de ces postes, véritables charniers, que nos officiers et soldats vont mourir ou prendre le

germe de maladies incurables. J'entends dire que dans ces derniers temps, par l'emploi préventif de la quinine, et à l'aide de certaines améliorations, les effets de l'insalubrité ont un peu diminué, mais, lors de mon passage, la situation était affreuse. Aussi à mon arrivée, à Saint-Louis, mon premier soin fut-il d'aller visiter ces victimes du devoir, à l'hôpital qu'ils encombraient, et mon cœur se serra à la vue de toutes ces figures amaigries, jaunies, dont un grand nombre portaient déjà l'empreinte de la mort prochaine. Pauvres braves soldats ! J'aurais voulu avoir des croix à mettre sur leurs poitrines pour adoucir, par un souvenir de la patrie, les derniers moments d'une vie donnée pour elle. Mais je n'avais rien et je ne pouvais m'empêcher de songer avec rage que nous approchions du premier jour de l'an, qu'une pluie de décorations allait s'abattre sur une foule de directeurs de théâtre à services exceptionnels, de chefs de cabinet, de publicistes, n'ayant jamais quitté le boulevard, les favoris ou élus de la politique, de l'affreuse politique ! Ce triste hôpital mal bâti, peu solide, était du reste tenu en perfection, grâce aux médecins de la marine et aussi à nos admirables sœurs de charité dont je ne peux pas prononcer le nom sans me livrer à une nouvelle digression indignée. Faut-il que nous soyons tombés assez bas pour tolérer que ces saintes et dignes femmes, ces modèles de courage et d'abnégation, qui ont soulagé partout tant de souffrances et porté si haut le nom français dans le monde entier, soient aujourd'hui sacrifiées à

de prétendus esprits forts, à des réformateurs de brasserie !

Après l'hôpital, cette salle d'attente de la mort, je vis les casernes des vivants, des bouges, construits par sainte routine sur un modèle à tant le mètre, identiques pour tous les climats et impropres à tous. Quelle différence avec les édifices spacieux, aérés, confortables, élevés par les Anglais pour la santé et le bien-être de leurs garnisons coloniales.

Saint-Louis est bâti au bord du fleuve dont on voit s'éloigner les rives plates encaissées dans des masses de verdure. Le matin, la ville est généralement enveloppée dans une brume malsaine : c'est pourtant l'heure où la population se traîne languissante dans ses rues droites et sablonneuses, bordées de quelques maisons blanches à terrasses et de cases à nègres. Quand la brume se lève, elle n'est plus qu'un désert brûlant. J'avais dû remonter le fleuve pour aller visiter nos postes militaires et leurs garnisons, mais le seul bateau disponible était absent, retenu hors du fleuve par la barre de son embouchure, absolument infranchissable. Après l'avoir vainement attendu plusieurs jours, je quittai Saint-Louis pour Gorée et Dakar.

A Gorée je revis les jolies signares, cette compagnie de mulâtresses régulièrement enrégimentées, qui fournit à nos officiers, à nos fonctionnaires des femmes de ménages et des épouses pendant le temps de leur service colonial. Je retrouvai ensuite mon ami le roi de Dakar, une vieille connaissance, qui

m'envoya complimenter à bord par son général de cavalerie, un grand géant d'une maigreur excessive, en hausse-col et tricorne, mais sans pantalon.

Je m'embarquai à Gorée pour aller visiter nos postes de la Gambie et de la Cazamance sur l'avis colonial *le Galibi*. Ce navire était

à lui seul une curiosité, non pas comme navire de guerre, car c'était un bon petit aviso à vapeur, armé de quatre canons, mais à cause de son organisation intérieure. Il n'y avait à bord que quatre blancs, le lieutenant de vaisseau commandant, un pauvre garçon qui devait bientôt mourir à son poste, victime du climat, un *écrivain*, un mécanicien et un quartier-maître canonnie.

Tout le reste de l'équipage était composé de nègres, appelés hypocritement captifs du gouvernement, ayant généralement pour tout costume un bonnet de peau de singe sur la tête, et un fil avec des grigris ou amulettes à la ceinture « Vous n'avez pas essayé de les habiller ? dis-je au commandant. — Si, mais dès qu'ils vont à terre, ils vendent à l'instant leurs effets ou les donnent aux femmes, et ils reviennent tout nus. J'y ai renoncé. » Quand nous dûmes appa-



reiller, le commandant m'avoua qu'aucun homme de son équipage n'avait jamais su gouverner, sauf un noir qui lui servait de maître d'hôtel, et encore ne savait-il gouverner qu'en rivière, et tenir le bateau à égale distance des deux rives ; en mer, il n'avait jamais rien pu comprendre à la boussole. Comme nous avions encore une certaine étendue de mer à traverser pour gagner l'embouchure des rivières, je pris à bord une baleinière de la frégate avec son équipage, et mes hommes se chargèrent du gouvernail. Mais une nouvelle difficulté surgit. Le seul mécanicien du bord ne pouvait rester éternellement sans repos, dans sa machine. Il fallut confier celle-ci par moments à un nègre qu'il avait dressé tant bien que mal et j'avoue que j'étais peu rassuré quand je le voyais tripoter ses leviers et ses robinets avec la suffisance du singe qui montre la lanterne magique. Outre notre équipage nègre, il y avait encore à bord une véritable ménagerie en liberté : des gazelles, assez inoffensives, il est vrai, une légion de singes malfaisants et enfin une civette privée. Le jour, les singes ne cessaient de jouer de mauvais tours à tout le monde ; la nuit, ils se tenaient tous embrassés, avec leurs queues, formant comme une étoile ou les rayons d'une roue. Si, par mégarde, on avait le malheur de marcher sur une de ces queues, toute la boule de singes en avait pour une heure à pousser des hurlements, comme les journalistes quand on touche à un membre de la confrérie. Quant à la civette, elle venait s'offrir comme compagne de lit à chacun de nous tour

à tour, avec le plus puant et le plus désagréable des contacts.

Bientôt nous arrivâmes à l'embouchure de la Gambie, et y pénétrant par un dédale de bancs de sable, nous eûmes devant les yeux un grand cours d'eau à bords plats, couverts de palétuviers, et derrière cette végétation aquatique des arbres gigantesques, fantastiques dans leurs dimensions et entourés de toute la splendeur de la végétation tropicale. Ainsi se présentent identiques les fleuves de la côte occidentale africaine. A peine entrés en rivière, nous nous trouvâmes en face d'une de ces questions internationales qui pullulent sur les côtes de cette partie du monde. La Gambie est un fleuve anglais, mais nous possédons sur ses rives le territoire d'Albreda, que j'allais visiter. Avions-nous le droit de nous y rendre directement par les eaux anglaises de la Gambie, ou devions-nous nous arrêter auparavant à Sainte-Marie-Bathurst, chef-lieu des possessions anglaises en rivière, pour en demander l'autorisation. Si un bâtiment marchand, français ou autre, voulait remonter à Albreda, les Anglais l'arrêtaient de gré ou de force pour maintenir leur droit, mais ce droit, nous le contestions, et l'affaire étant en suspens, je passai devant Sainte-Marie-Bathurst sans m'arrêter, et vins directement mouiller à Albreda. Peu important, ce comptoir ! J'y suis reçu par quatre blancs et une foule de nègres. Etendu sur un canapé sous la véranda de la maison à un étage où il demeure, l'habitant n'a pour société

que celle de la signare qui lui sert de femme, et d'une foule d'esclaves des deux sexes qui vont et viennent. Les fièvres l'environnent de toutes parts et à la moindre imprudence l'emportent, mais le pays est riche. Peuplé par des nègres de race mandingue, musulmans fervents qui *travaillent*, le produit de ce travail est un objet d'échange lucratif. Le soir après une longue promenade dans les bois où l'air est embaumé de mille senteurs, où des vols d'oiseaux charmants, de perruches à longue queue, de veuves au noir plumage, perchent sur les arbres, je vois paraître un petit navire anglais d'où se détache un officier. Il vient de la part du gouverneur de la colonie anglaise qui se trouve à bord, et remonte vers le haut du fleuve offrir ses compliments au capitaine du navire français et lui témoigner son regret de ne l'avoir pas vu le matin à Bathurst. C'était une plainte déguisée. Apprenant qui je suis, et que je compte me rendre à Bathurst le lendemain, il me fait dire qu'il rebrousse chemin pour me recevoir. Le mât de pavillon qui portait nos couleurs est tombé récemment ; je le fais rétablir. Il faut, dans un pays contesté comme celui-ci, que, jusqu'à décision du gouvernement, notre pavillon flotte et préserve nos colons de toute insulte.

Puis je descends à Bathurst. Nos captifs, sous la direction inquiète du quartier-maître canonnier, exécutent tant bien que mal une salve de vingt et un coups de canon que les forts anglais nous rendent à l'instant, et je vais à terre dans la baleinière que

j'ai amenée de la *Belle-Poule*. Le commandant du *Galibi*, qui veut m'escorter, a équipé un canot et revêtu pour cette fois les canotiers de belles chemises rayées et de bonnets rouges. O miracle ! Électrisés par la réception qui m'est faite et l'exemple de mes baleiniers blancs, ils ont fidèlement rapporté chemises et bonnets. Je suis reçu sur la plage par une compagnie de ce qui s'appelait alors le Royal African Corps, superbe troupe noire à officiers blancs. J'ai beaucoup causé avec le gouverneur, un homme sensé qui m'a exprimé l'espoir que ma visite amènera un prompt règlement d'une situation locale qui pouvait susciter des difficultés sérieuses.

Ce gouverneur a été très aimable. Il m'a donné un fort beau diner avant lequel j'ai été un peu étonné de voir paraître au salon *the ladies*, représentées par trois mulâtresses très foncées, en grande toilette décolletée, le mouchoir brodé et l'éventail à la main. Les portes de la salle à manger s'étant ouvertes en même temps, un geste du gouverneur m'a signifié que je devais conduire à table une de ces dames. Ne sachant pas laquelle avait le pas, j'ai mis mon bras en rond au milieu du salon et une mulâtresse y a passé le sien en rougissant. Bien des années après, me trouvant à diner à Washington avec un homme charmant, le grand abolitionniste Charles Sumner et de très aimables femmes, je me suis amusé à lui raconter mon diner de Bathurst et lui ai demandé si jamais il avait, *lui*, donné le bras à une négresse. J'attendais sa réponse avec curiosité pour voir s'il

oserait dire oui devant les dames américaines, si susceptibles sur le chapitre de la couleur, mais il s'en tira adroitement. « My dear Prince, dit-il, dans toute



les religions à chacun sa part : Je prêche, vous pratiquez, ne confondons pas. »

En sortant de la Gambie, je vois le capitaine du *Galibi* s'agiter avec violence sur sa passerelle, l'équipage étant au poste d'appel, et interpeller d'une manière véhémement le capitaine de rivière,

titre porté par le principal nègre de l'équipage. Je m'approche et le commandant me dit : « Je viens de faire l'appel ; je ne peux pas retenir les noms de tous ces gaillards ; je fais l'appel en les comptant. Je viens de recommencer quatre ou cinq fois mon addition, je trouve toujours un homme de trop. » Puis s'interrompant, il hurle : « Capitaine de rivière ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Il y a un homme de plus ! » Le capitaine de rivière, cantonné à l'avant feignait de ne pas entendre, mais forcé dans ses retranchements, il arrive, ôtant son chapeau tromblon, signe distinctif de son autorité, et découvrant sa tignasse grise qui ressemblait à un passe-montagne de laine, il murmura de sa voix la plus douce : « Commandant ! c'est un *pitit caâdeau* qu'on m'a fait à Bathurst ! »

Bientôt nous sommes dans la Cazamance, après

avoir bien manqué de nous perdre sur les banes qui en obstruent l'entrée, où la mer brise avec furie. C'est une belle rivière, large, profonde, que je remonte pendant cent vingt kilomètres. Aux quelques villages situés près de son embouchure succède le désert, mais un désert recouvert de forêts et de jungles impénétrables. On avance entre deux murailles de verdure et la seule distraction du parcours est l'observation des nombreux hippopotames que le passage du *Galibi* semble beaucoup déranger. En approchant de notre poste de Sedhiou que je venais visiter, on aperçoit quelques villages de Mandingues qui nous accueillent par des hurlements. La jungle a été nettoyée autour des habitations que les grands arbres recouvrent comme d'immenses parasols. La végétation est tellement gigantesque que parfois un village entier s'abrite sous un seul et même arbre. Le poste de Sedhiou, un fort en briques ayant aux quatre coins un petit bastion avec un canon, est établi sur un passage très



important de caravanes de l'intérieur. J'y suis reçu par le capitaine d'infanterie, M. Dallin, qui y a rendu les plus grands services, mais perdu sa santé, et deux soldats blancs, minés par la fièvre. Le reste de la garnison se compose de soldats noirs, des hommes superbes, braves, dévoués, excellents ouvriers qui ont fait et font tous les travaux du poste.

En me rappelant ces beaux soldats et rapprochant mes souvenirs des services récents rendus par leurs successeurs, les tirailleurs sénégalais, troupe admirable, qui serait bonne partout, comme nos turcos d'Algérie, dont les preuves ne sont plus à faire, je me demande pourquoi nous n'utiliserions pas les ressources considérables de recrutement que nous offre l'Afrique occidentale, pour former de nombreux bataillons noirs. Bien encadrés, ils trouveraient un utile emploi surtout dans les contrées insalubres où nous gaspillons aujourd'hui tant de précieuses existences.

Je vais même plus loin, car ma conviction est qu'en agissant ainsi, nous ne ferions que préparer l'avenir, et devancer la force des choses. L'état d'armement dans lequel se trouve l'Europe, avec tout le monde soldat, forcément soldat, avec toutes les carrières interrompues et l'existence de chacun livrée au hasard d'une surprise électorale, d'un incident parlementaire, ne peut durer. — Il est malheureusement à craindre que pour sortir de cette situation insensée, une secousse violente ne soit nécessaire, secousse qui fera table rase de toutes les idées fausses, parées

de beaux noms, accumulées depuis un siècle. Après cette crise on voudra enfin être libres comme en Amérique, libres d'être et de faire *ce qu'on veut*, libres surtout de n'être soldats que *si l'on veut*, comme on l'était avant la Révolution. Nul doute que ces inventions de la tyrannie révolutionnaire, la conscription, le service obligatoire ne deviennent un objet d'horreur pour tous, et que le premier qui osera prendre l'initiative de leur abolition ne soit salué des bénédictions de l'humanité entière. Force sera donc à tous les gouvernements d'en venir à ce qui est vrai et juste : aux armées de volontaires, d'auxiliaires, — et qui sait si nous ne trouverons pas alors dans nos régiments noirs la puissance de nos armées, comme les Russes la trouveraient dans les régiments jaunes, les Anglais dans leurs légions indiennes. Mais j'arrête cette digression.

En descendant la Cazamance, nous échouâmes et pendant que l'on travaillait à renflouer le navire, je mis pied à terre dans une crique où, dès le début, je troublai le sommeil de deux crocodiles qui dormaient sur une pierre. Un instant après je faillis être renversé par un gros sanglier à poil roux et défenses recourbées, un *phacochère*. Puis je me trouvai dans la brousse, grandes herbes qui me dépassaient de beaucoup, au-dessus desquelles régnait la toiture de verdure d'arbres géants. Me frayant un chemin, j'arrive à un endroit où le sol est foulé, les branches cassées, et où je vois les traces et les empreintes encore fraîches d'une bande d'éléphants; j'entends

même à côté de moi les craquements causés par le passage d'un gros animal qu'il m'est impossible d'apercevoir. Nous suivons le sentier tracé par les éléphants, mais entravés par les herbes qu'ils ont couchées, nous tordant les pieds dans les trous faits dans la terre humide par leurs énormes pattes, nous sommes bientôt obligés de battre en retraite. Un autre sentier de bêtes nous conduit à une vaste clairière, une espèce de petite plaine enclavée au milieu des bois, où nous voyons des troupeaux d'antilopes qui broutent tranquillement. Nous nous mettons à leur poursuite, mais, comme les canards sur les étangs, ces bêtes ont une juste appréciation de la portée de nos armes et la fusillade impuissante que nous dirigeons sur elles ne les émeut pas. Pas une ne quitte la plaine pour s'abriter dans les bois où l'on entend hurler les grands fauves. Ah ! si nous avions eu des carabines à longue portée, quelle chasse nous aurions faite et quel paradis de chasseurs que ce pays encore absolument vierge ! Une seule victime tomba sous nos coups, un gros singe tué par un matelot et mangé par lui et ses camarades. C'était, paraît-il, « à s'en sucer les doigts ».

Faute de gibier nous rapportâmes de cette expédition dans la Gambie et la Cazamance... la fièvre ! Personne n'y échappa et, malgré les soins du chirurgien-major de la *Belle-Poule*, très habile dans le traitement de cette maladie, nous fûmes longtemps à nous remettre.

Je revins à Gorée où j'eus encore un triste spec-

tacle : celui d'une de nos canonnières revenue d'une rivière avec quatre hommes valides sur soixante-quinze. Le typhus décimait l'équipage. J'avais à remettre la croix au lieutenant de vaisseau commandant, M. de Langle, dont la conduite avait été héroïque. J'allai causer avec lui le long de son bord dans l'anse déserte où le navire contaminé était relégué. Une foule de spectres se traînaient aux sabords pour me voir. C'était lamentable !

J'avais visité à peu près toutes nos possessions sur la côte occidentale d'Afrique et j'en emportais une assez mauvaise impression. Devançant, dans ces parages comme partout, les autres nations, c'est de Dieppe au *xiv^e* siècle que partirent les premières expéditions européennes au continent noir. Elles en rapportèrent principalement de l'ivoire, dont la manipulation créa une branche d'industrie conservée encore à Dieppe de nos jours. — Jusqu'au *xviii^e* siècle, nous possédâmes sur la côte les comptoirs les plus importants. Après quoi, comme en Amérique, comme dans l'Inde, où nous avons aussi été les premiers, tout se mit à périliter et nos possessions se réduisirent au peu que je venais de voir. Depuis ma visite, un effort se tente pour reprendre le travail d'extension de nos établissements, de notre commerce dans ces parages, Réussira-t-on ? Aura-t-on surtout, au milieu de nos vicissitudes politiques, de l'éternel provisoire où nous vivons, l'esprit de suite nécessaire pour réussir ? Je le souhaite ! Mais nous nous heurterons toujours contre deux obstacles insurmontables : un climat

insalubre, mortel à la race blanche, et la population noire, population enfantine dont la discipline peut faire des soldats, mais qui ne travaillera jamais que sous l'empire de la contrainte, et de la brutale contrainte.

Avant de continuer notre campagne sur la côte africaine, nous nous rendimes en division : les frégates *Belle-Poule*, *Africaine* et la corvette *la Coquette* aux îles du Cap-Vert, à la fois pour faire changer d'air à nos équipages, essayer la marche



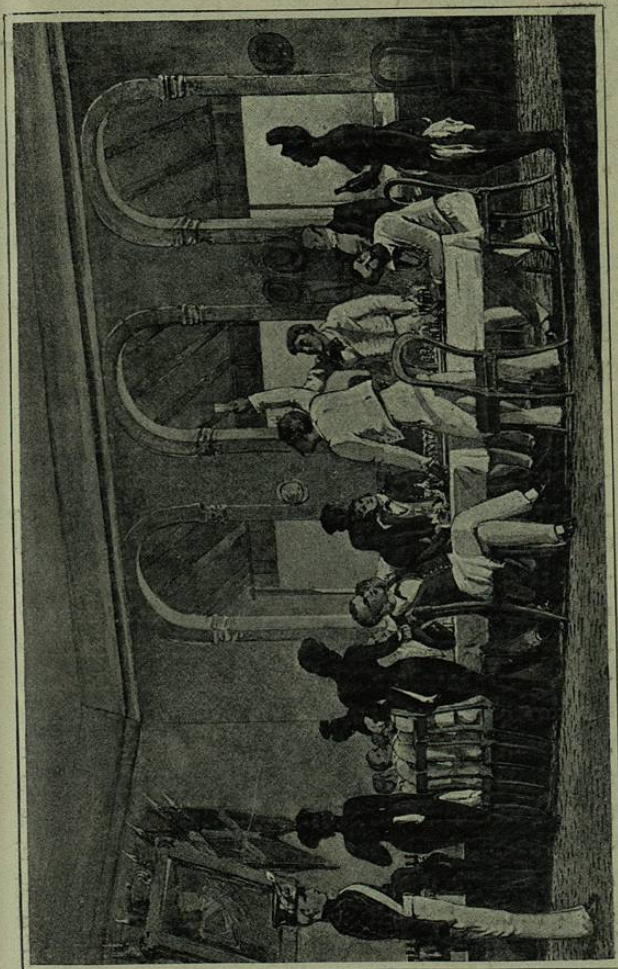
respective de nos navires et faire des vivres, des provisions fraîches. Ce dernier but ne put être réalisé par suite d'une circonstance originale. Un poste portugais, dans l'archipel des Bissagots, avait été attaqué par les noirs, et à une demande de secours, le gou-

vernement de Lisbonne avait répondu en envoyant deux transports prendre des troupes aux îles du Cap-Vert et en particulier à Porto-Praya où nous étions, pour les conduire sur le point menacé. Mais pour prendre ces troupes il fallait qu'il y en eût et il n'y en avait pas, ou elles n'existaient que sur le papier, si bien que, pour y suppléer, et répondre à l'appel pressant qui lui était adressé, le gouverneur n'avait pas trouvé mieux que de mettre une souricière aux portes des villes, de saisir et d'embarquer comme soldats tous les habitants venant de la campagne. Bien entendu, une fois la mèche éventée, il ne venait plus personne, les marchés étaient déserts et les villes affamées.

Si les îles du Cap-Vert, vues du large, ne présentent que des montagnes arides, des roches pelées, des flancs déchirés, elles sont en réalité sillonnées par des vallées ravissantes, couvertes de bois touffus, paisibles demeures d'innombrables singes et où viennent se réfugier, lorsqu'elles sont poursuivies, les bandes de pintades qui habitent les régions découvertes de l'île. Rien de curieux comme de voir ces masses de volatiles de deux ou trois cents ensemble, fuyant comme un goum arabe, d'une course tellement rapide que, sur le terrain rocailleux des îles, il est impossible, même au meilleur cheval, de les rejoindre. Un habitant nous donna à déjeuner dans une des vallées dont je parle. Son habitation, à laquelle on arrivait par une allée de cocotiers, était située au milieu d'un bois d'orangers énormes, des

orangers de vingt mètres de haut. Nous fûmes servis à table par de belles négresses esclaves et voici, d'après notre hôte, le régime auquel elles étaient soumises. Leur temps, le dimanche excepté, appartenait au maître, qui en échange leur donnait à manger ou au besoin quelques coups de fouet. Hors de cela elles s'habillaient elles-mêmes avec l'argent qu'elles gagnaient. Dieu sait comment ! se logeaient où elles pouvaient, mais recevaient une *prime* quand elles avaient un enfant, un petit esclave venant augmenter le *stock* du maître. C'était simple. Du reste, en regagnant la côte d'Afrique, j'allais tomber en plein dans toutes les questions soulevées par l'esclavage, la répression de la traite, qui se faisait encore, et l'avenir de la race noire.

Notre premier point d'arrêt, Sierra-Leoné, diffère du reste de la côte africaine, universellement plate, par ses montagnes grandioses, ses mornes verdoyants qui s'avancent jusqu'à la mer. Entre ces mornes s'ouvre l'embouchure d'une vaste rivière, qui forme un port excellent, une station militaire et commerciale de premier ordre, mais qui est effroyablement insalubre. Comme couleur locale, nous fûmes entourés, avant d'entrer en rivière, par des milliers de requins et en quelques instants nous hissâmes à bord cinq de ces énormes squales. Puis, sitôt mouillés devant la ville de Free-Town, un monsieur d'un certain âge, avec un habit bleu, pantalon de nankin et chapeau de haute forme, se présenta, demandant à parler au commandant. On me l'envoie : « Commandant, me



No 28. — DINER INTERNATIONAL. — Côtes de Guinée.

dit-il, je viens savoir combien vous désirez de femmes pour le service de la frégate. — Mais, monsieur, lui répondis-je un peu surpris, je ne sais pas, je n'y ai pas encore songé. — C'est que je me fais un devoir, dès qu'un navire de guerre entre dans le port, de venir offrir mes services. — Eh bien, monsieur, je vous remercie infiniment, je ne vous ferai aucune commande et laisserai le commerce entièrement libre. » Je n'ai jamais su dans quel but il tenait tant à s'assurer le monopole de ses fournitures. A part ce petit incident, notre relâche, pendant laquelle nous reçûmes un accueil charmant des plus aimables gouverneurs et gouvernantes, ressembla à toutes les autres.

Mais Sierra-Leone était intéressant comme quartier général de la station navale anglaise employée à la répression de la traite, et comme lieu de débarquement des cargaisons d'esclaves trouvées à bord des négriers capturés par elle. La ville de Free-Town et ses alentours étaient encombrés de ces malheureux qu'on qualifiait un peu hypocritement de *Liberated African* (*Africains délivrés*), mais qu'on se gardait bien de mettre en liberté, ce en quoi on avait raison. Relâcher ce bétail humain ramassé dans des razzias lointaines, n'ayant plus ni famille ni patrie, c'était le rejeter sûrement aux mains de maîtres indigènes cruels, impitoyables, qui, faute de trouver à les revendre, les réservaient pour des sacrifices humains ou des repas de cannibales. Il y avait donc humanité, une fois capturés, à les garder, mais, pour éviter

d'avoir à nourrir des bouches inutiles, on en faisait d'abord des soldats en prenant les plus beaux hommes. Le gouvernement anglais, toujours en avance, leur appliquait la loi du service obligatoire avec temps de service illimité.

Le service du recrutement pourvu, on transformait bon gré mal gré ce qui restait de ces pauvres diables en *free labourers* ou travailleurs libres, et le plus grand nombre était expédié comme tels aux Antilles anglaises. Le navire qui les portait n'était plus un négrier et sa cargaison ne se composait plus d'esclaves ; si les mots étaient changés, les choses se ressemblaient terriblement, mais la philanthropie et la sentimentalité étaient satisfaites. Satisfaits encore, étaient les capitaines et les équipages des croiseurs anglais, car la chasse aux négriers était fort lucrative et les bénéfices qu'elle donnait faisaient oublier l'insalubrité du climat et la monotonie du blocus.

La passion du lucre, excitée des deux côtés, donnait lieu à des actes qui frisaient la piraterie et dont le chapelet se déroula à mes oreilles tout le long de la côte de Guinée. C'est ainsi que je rencontrai un Français qui, commandant un négrier espagnol immobilisé par le calme, avait victorieusement repoussé l'attaque des embarcations d'un croiseur anglais et tué de sa main le lieutenant commandant, monté le premier à l'abordage. Une légère brise et la nuit survenant lui avaient permis de s'échapper. Mais laissons cela. La traite des noirs et sa répression, comme les abus des uns et des autres, sont choses du

passé, dépourvues d'intérêt. L'esclavage seul reste. Il a toujours existé en Afrique et les progrès constants faits dans cette partie du monde par le mahométisme, qui l'admet comme base sociale vont sans doute lui apporter une consécration nouvelle. Si toutes les peuplades noires se fondent en une vaste association musulmane, animée à la fois du fanatisme religieux et de la passion esclavagiste, une redoutable difficulté viendra s'ajouter à celles que l'action européenne aura à combattre sur le continent habité par les fils de Cham.

Après les *Africains délivrés* de Sierra-Leone, voici une autre guitare : une république nègre avec tout le matériel de la chose, élections, assemblées, journaux, ayant en plus le puritanisme protestant poussé à la dernière exagération. La république de Libéria, fondée par une société religieuse américaine, sorte d'Eldorado à l'usage exclusif des noirs affranchis des États-Unis, et interdite à la race blanche. Après des commencements difficiles, des abandons, des repeuplements, des disettes pendant lesquelles les malheureux affranchis regrettaient amèrement leur esclavage perdu, la république a fini par s'asseoir. Ils étaient là dix mille environ, ne faisant absolument rien, car le nègre libre dit et pense comme le nègre esclave : « Travail pas bon. » De quoi vivaient-ils ? De soleil d'abord, puis d'une sorte courtage entre les navires de passage et les indigènes. Ils végétaient et, s'ils ne tombaient pas en pleine décomposition, ils le devaient à un grand mulâtre virginien très intelligent,